



# Batman

de Tim Burton

## Fiche technique

**USA - 1989 - 2h06 -  
Couleur**

Réalisateur :

**Tim Burton**

Scénario :

**Sam Hamm** et **Warren Skaaren**, d'après un sujet original de **Sam Hamm** et les personnages de "Batman" créés par **Bob Kane**

Montage :

**Ray Lovejoy**

Musique :

**Danny Elfman, Prince**

Interprètes :

**Michael Keaton**

(Batman/Bruce Wayne)

**Jack Nicholson**

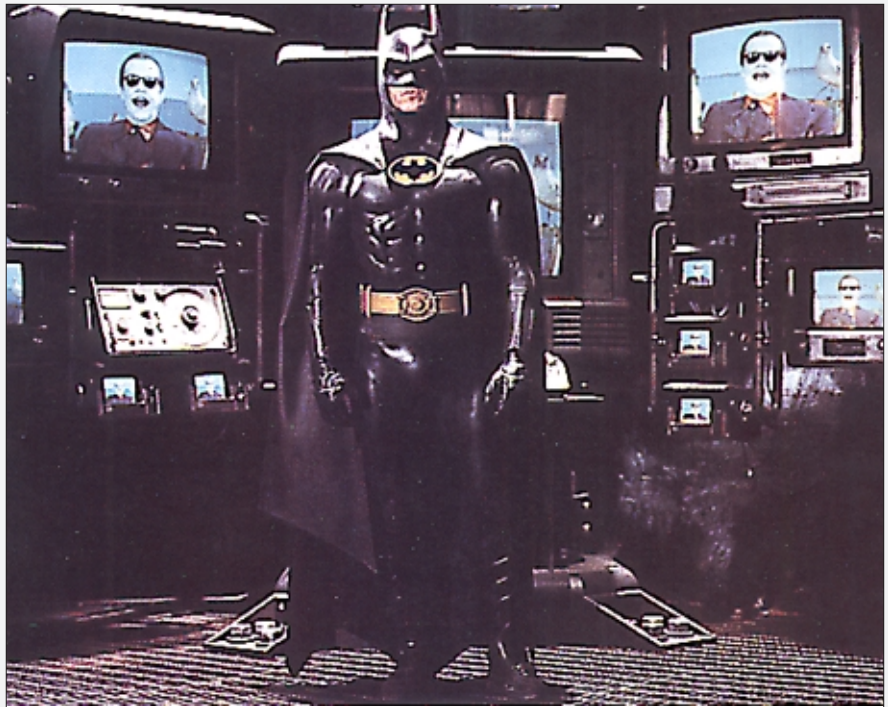
(Joker/Jack Napier)

**Kim Basinger**

(Vickie Vale)

**Robert Wuhl**

(Alexander Knox)



## Résumé

Dans la cité de Gotham City où règnent le crime et la violence, un mystérieux justicier déguisé en chauve-souris terrorise les voyous et les criminels. Carl Grissom, un gangster influent, tente de se débarrasser de Jack Napier, son homme de main qui lui a volé sa maîtresse.

Il lui tend un piège et, au cours d'un affrontement avec le justicier masqué, Napier tombe dans une cuve d'acide qui le défigure horriblement. Quelque temps plus tard, le Joker, un nouveau criminel démoniaque, fait irruption dans Gotham City et multiplie les méfaits. Vickie Vale, une jeune journaliste, enquête sur Bruce Wayne, un milliardaire excentrique dont elle tombe rapidement amoureuse. Elle découvre en fait que Wayne et Batman ne font qu'un. Le Joker jette alors son dévolu sur la jeune femme tandis que le justicier masqué réalise que Napier est le criminel qui a assassiné ses parents alors qu'il était enfant...

## Critique

Par-delà la formidable campagne publicitaire et le merchandising colossal qui a accompagné la sortie de ce film, il convient de s'interroger sur le succès du personnage et de son impact sur le public. Loin des superhéros dotés de pouvoirs extraordinaires ou des justiciers musclés quasi invincibles, **Batman** marque un retour très net à une humanisation du héros. Double psychotique du fade Bruce Wayne mû par un désir de vengeance, le **Batman** de Tim Burton est un personnage complexe assez éloigné de l'imagerie bon enfant de la BD originelle, voire de ses premières adaptations télévisées. Etre de chair et de sang possédant ses failles et ses faiblesses, Batman évolue dans un univers glauque et sinistre guère différent de nos radieuses cités urbaines. Ceci peut sans doute expliquer la relative déception de bon nombre de spectateurs venus chercher un film d'aventures et d'action pure. Œuvre beau-

**L E F R A N C E**

*www.abc-lefrance.com*

coup plus subtile et complexe qu'il n'y paraît au premier abord, **Batman** est un film crépusculaire où le superhéros redescend enfin sur terre ou plutôt sous terre tandis que son adversaire (le Joker, diaboliquement incarné par un Jack Nicholson au sommet de sa forme) prend une dimension quasi emblématique pour s'apparenter aux méfaits mêmes de nos sociétés contemporaines. (...)

Philippe Ross  
Saison cinématographique 1989

(...) L'ouverture de **Batman** évoque, par la vitesse et la virtuosité avec lesquelles sont enfilées comme abstraitemment, car on ne sait alors pas encore par quel véhicule, des galeries, celle de **La guerre des étoiles**. Fausse piste que celle-ci : le film ne va à aucun moment donner dans le "futurisme" de la science-fiction actuelle, bien au contraire. En revanche, les galeries parcourues livrent déjà deux indices précis et précieux : d'un noir de charbon, elles posent la teinte fondamentale parce qu'elles sont souterraines, elles impliquent un monde tout à fait terre à terre, un monde où, à la manière de certains films noirs (**Quand la ville dort**), tout s'organise sur trois niveaux, les sous-sols, la rue et la hauteur des immeubles, soit le haut, le milieu et le bas. Certes il y a bien ici quelques transgressions, dues au genre, à cette tripartition, mais d'une part elles sont rares, quand elles ne se rabattent pas vers la terre, et d'autre part elles ne semblent aucunement affectées de connotations célestes.

Immédiatement après, le décor est planté grâce à un plan général, pratiquement le seul du film, Burton ayant visiblement opté, toujours à l'inverse de la SF et des **Superman**, pour des cadrages plus restreints, et ce afin de mieux cerner un monde et décrire plus exactement ses

habitants. Ce monde se réduit à une seule ville, Gotham City, comme isolée ou coupée de tout, à moins qu'elle ne soit insulaire ou, mieux, la dernière (même s'il est un instant question d'une vie extérieure). C'est d'ailleurs dans une atmosphère de fin du monde que l'on pénètre, ou, comme la définissait Bob Kane, celle de l'enfer sur terre. Et la forêt de gratte-ciel aperçus de loin apparaît de l'intérieur comme une véritable jungle. L'illusion d'unité architecturale suggérée par le plan d'ensemble fait long feu : on se retrouve dans des broussailles urbaines enchevêtrées qui auraient poussé sans jamais être taillées, dans la totale inculture donc. Immeubles, passerelles maisons, ponts, trottoirs, gratte-ciel, poutrelles et rues d'où jaillissent les célèbres fumerolles grisâtres, se désorganisent en une hideuse cacophonie de styles hétéroclites et déphasés qui se chevauchent ou se heurtent, s'imbriquent ou se repoussent. L'essentiel toutefois réside dans l'impression d'ensemble que dégage la ville, une impression de décrépitude, de dégénérescence et de déperdition.

Car Gotham City, de quelque côté qu'on la prenne, est bien un lieu de déperdition. La vue de ses habitants le montre d'emblée. Dans leur cadre étouffant comme s'il était irrémédiablement clos, cadre rendu encore plus oppressant par ses noirs, ses gris, ses bruns sombres - en fait il n'y a pour ainsi dire pas de couleur-, ils ne se meuvent pas comme un groupe civilisé, mais ont tout l'air d'un agglomérat sans queue ni tête, d'une foule en fouillis avançant sans direction, ne possédant pas le moindre sens. Pour ces citadins infernaux déboussolés, les rues qu'ils parcourent ne sont pas sûres : un couple sort du cinéma avec son enfant (qui a une carte, mais les adultes ne l'écoutent pas) et se fait attaquer dans une ruelle encore plus obscure par des clochards truands. Mais, paradoxalement, l'*underworld* dont ils font partie vit en haut, au sommet des

gratte-ciel. Burton renverse donc la topographie habituelle, comme s'il voulait dire que ce monde est sens dessus dessous.

Cependant agresseurs et victimes n'appartiennent pas à deux espèces nettement séparées ; au contraire ils peuvent être interchangeable. Il n'y a pas que ceux du haut - petits ou grands, tel Carl Grissom (Jack Palance, toujours méchant), le Boss, qui avec sa bande règne sur la ville - pour commettre des crimes, pour s'en prendre à leurs prochains. Ainsi, à l'origine de la scène d'agression décrite ci-dessus, se trouve un méfait ne mettant en cause que les gens de la rue, ceux du milieu : le père réussit à arrêter un taxi, mais, au moment où sa femme et son fils vont s'installer dedans, un couple les bouscule et s'y engouffre sans vergogne. Quid du civisme, de la politesse, du respect de l'autre.

L'opposition haut/milieu n'est donc pas si tranchée qu'on le penserait. Peut-être y a-t-il entre les deux au plus une question de degré. Il n'empêche que les bases sont posées pour que l'on grimpe dans la hiérarchie criminelle. Ainsi le lieutenant Eckhardt se procure de l'argent illicite grâce à sa collaboration très appréciée avec Grissom, qui lui fait remettre ses épaisses enveloppes par son bras droit Jack Napier, le futur Joker. Et si l'on ne voit là qu'un seul exemple de corruption, il est suffisamment emblématique pour que, tout en se doutant qu'elle est une pratique répandue, l'on ignore où celle-ci s'arrête - se prolonge-t-elle dans les rangs policiers de toute façon frappés d'incapacité, ou chez les autorités politiques à l'incompétence flagrante ? En revanche on comprend à peu près où elle commence : pratiquement à zéro. Elle s'appelle alors pudiquement cupidité. Lorsque le Joker, pour pallier les défaillances municipales, décide que la fête du bicentenaire de la vie aura lieu envers et contre tout, il se glisse dans une émission de télévision pour annoncer qu'il lancera (de

haut) des paquets de dollars à la foule. Ce sera l'émeute.

Peut-être ce pessimisme radical et teinté de cynisme est-il une des raisons qui font que le public français partiellement décroche. Car on attend généralement d'un grand spectacle qu'il fasse assaut d'habileté dans l'action et que celle-ci non seulement se termine bien mais se déroule dans un climat «sain» et optimiste. Or si Tim Burton remplit la première partie du contrat avec quelques séquences fort réussies (certaines, qui manquent de punch ou de personnalité, le sont moins), il néglige complètement les autres aspects au profit de ce qu'il faut bien appeler une thématique personnelle - et son «irréalité crédible» ne répond pas au «vraisemblable» souhaité - voire une signification métaphorique.

Et puisque pessimisme il y a, il faut noter qu'il n'est pas limité à l'espace mais concerne également le temps. Revenons pour cela une fois encore sur la scène de la famille agressée. Elle a deux autres fonctions. Sur le plan narratif, elle prépare le flash-back où Bruce Wayne, sortant d'un cinéma, où il a vu **Le Signe de Zorro**, en compagnie de ses parents, assiste avec ses yeux de petit garçon de dix ans à leur terrifiant assassinat. L'identité des scènes, mis à part la gravité de l'agression, est évidente. Mais ce qui est plus important dans la comparaison entre les deux scènes, c'est l'écart temporel, d'ailleurs non précisé, sans doute environ vingt-cinq ans, qui les sépare. Ou plutôt qui les relie et ne les sépare pas. En effet, dans cette mise en parallèle, le temps s'aplatit, s'évapore. Et Gotham City, que l'on pourrait définir comme un «non-lieu», nie le temps ; en fait elle n'en possède pas, elle vit dans le «non-temps».

Des trois niveaux qui structurent spatialement et symboliquement la ville on n'a vu jusqu'ici que le haut et le milieu. Reste le bas, les souterrains, qui sont l'apanage du seul Batman, qui, par ailleurs, a le privilège de se déplacer dans les rues avec sa *batmobile* (à

l'étonnant carénage dont l'esthétique mélange elle aussi styles et époques au lieu de sombrer dans la facilité technologique de pointe), même si c'est pour embrasser vigoureusement un mur, et de traverser, avec sa *batwing*, les airs (qu'on croirait enfermer la ville telle une noire coupole), même si c'est pour se crasher sur un simple coup de fusil. On l'aura compris, Batman est également un anti-héros avec son bataclan quasi archaïque (le non-temps toujours) et surtout pas invincible. Et l'humour n'oublie jamais de se faufiler dans le moindre interstice. La *batcave*, comme une noire épure en profondeur des hauteurs de la ville, est donc en principe le lieu secret du Bien.

Mais c'est en haut d'un clocher de cathédrale que se déroulera l'ultime (?) combat pour la fille - la photographe Vickie Vale, qui apporte l'indispensable, mais ici un peu faible, touche sentimentale : entreprenante et fragile, pulpeuse et intellectuelle, c'est Kim Basinger -, combat pour la fille donc, et combat pour la vie. Présentons maintenant les adversaires. A gauche, l'homme du bas, Batman lui-même, ou plutôt Bruce Wayne, un millionnaire philanthrope de petite taille tout à fait séduisant, d'autant plus qu'il affiche un air lunaire passablement mystérieux. Tendre et humoristique sous son apparence plutôt renfermée, c'est un solitaire qui n'avait jamais eu la moindre vie amoureuse (Michael Keaton - 1m70 -, dont on se rappelle le délire «bio-exorciste» dans **Beetlejuice**, interprète son rôle tout en finesse et en douceur). Soulignons-le, à la différence de Superman, son prédécesseur aux origines extra-terrestres, Bruce Wayne-Batman possède des gènes parfaitement humains. Son intelligence - des études de chimie et juridiques - et un régulier entraînement physique (voir le petit matin drolatique après la nuit d'amour avec Vickie) ont fait le reste, entre autres tout son arsenal, sa carapace armée, ses filins, etc. Son majordome Alfred (qu'incarne avec

noblesse et placidité le vieil acteur de films d'horreur Michael Gough), au service de sa famille depuis des lustres, l'assiste dans l'exercice de sa schizophrénie. Car, loin d'être un superman, Wayne n'est qu'un homme. Il est même trop humain puisque toute son entreprise, tous ses actes sont destinés à venger ses parents assassinés.

A droite, l'homme du haut le Joker en personne (une personne ? peut-être...), un tueur psychopathe auquel un bain forcé dans un acide vert, puis un bricolage chirurgical, ont offert un faciès des plus singuliers : des cheveux verts, une bouche écarlate, une peau blanche comme de la farine et surtout un rictus figé, démesuré et démoniaque. Avec ce personnage Burton atteint le sommet de l'outrance qu'il a visiblement choisie comme l'un des principes de son film, et avec cette outrance extrême il prend volontairement nombre de ses spectateurs à contre-pied en subvertissant (on va revenir sur cette subversion) la valence de son "méchant". A l'inverse de son adversaire tout de chic sobriété, celui-ci porte en outre des vêtements extrêmement voyants où dominent le violet, l'orange et le bleu : c'est lui qui apporte ses seules couleurs fortes au film ! Piégé et «acidé» parce qu'il était l'amant d'Alicia (Jerry Hall, la compagne de Mick Jagger), la petite amie de son Boss, il a expédié celui-ci vite fait bien fait *ad patres*, et a tout récupéré, la femme, mais surtout le pouvoir sur Gotham City. Il a bien sûr sa troupe de sbires, malfrats crasseux et ignobles prêts à toutes les turpitudes, à lui faciliter l'exercice de ses capacités destructrices sur toutes choses.

Cependant, à l'instar de son ennemi juré, il connaît à fond la chimie, qu'il utilise pour empoisonner les produits de beauté (autre scène hilarante infiltrée au creux des aventures, celle où les présentateurs du journal télévisé apparaissent sales, couverts de boutons, non maquillés, cheveux hirsutes). Comme lui encore, il sait parfaitement se servir des

écrans cathodiques. Comme lui enfin, il a deux noms.

Sur le plan topographique, la présentation des deux adversaires à droite et à gauche répond non pas à une véritable constante mais à une valeur générale qui caractérise chacun des deux personnages, la *batcave*, par exemple, étant localisée à gauche, tandis que le Joker arrive souvent de la droite. Se crée ainsi une nouvelle opposition. Toutefois les similitudes qu'on vient de relever entre les deux ennemis jurés amènent à modifier le terme. Car, en réalité, entre la droite et la gauche existe un certain équilibre, une confusion, une ambiguïté à laquelle les citadins ne sont pas insensibles, qui se perdent, si toutefois ils cherchent vraiment la différence, entre le Bien et le Mal. (...)

Francois Ramasse  
Positif n°345 - Novembre 1989

## Le réalisateur

(...)Quand on interroge aujourd'hui Tim Burton sur l'origine de son œuvre, sur ce qui a pu façonner un imaginaire si original et si cohérent, il faut se faire une raison. Enrhumé mais souriant, le cinéaste brouille les pistes. L'influence littéraire -le roman gothique, Edgar Poe, etc...- est quasi nulle. «*Désolé, avoue-t-il, je n'ai jamais été un grand lecteur. A part peut-être l'œuvre du Dr Seuss [auteur pour enfants peu connu en France], il y a juste le bon nombre de mots, le bon rythme de lecture, c'est idéal !*». Quant aux émois musicaux du jeune homme, ils se sont toujours limités à quelques groupes punks de la scène californienne -notamment *Oingo Boingo*, dont il a débauché le leader, Danny Elfman, pour en faire l'un des meilleurs compositeurs de musique de films. La peinture ? «*Chez moi, il y avait trois ou quatre tableaux: des croûtes, ou*

*des copies de croûtes ! La banlieue dans toute son horreur... Je n'arrive pas à imaginer que mes parents les aient achetés un jour, ou même qu'on les leur ait donnés. J'en viens à croire qu'ils étaient déjà accrochés au mur de leur pavillon préfabriqué quand ils l'ont assemblé !*»

En dernière analyse, Tim Burton serait plutôt le fruit d'une étrange interaction entre vingt années lentement écoulées dans la banlieue de Los Angeles et des centaines d'heures devant la télé, à dévorer de vieux films en noir et blanc interprétés par Boris Karloff ou Bela Lugosi. Comme si une alchimie de savant fou avait donné *in fine*, au fond de l'éprouvette, un précipité de bizarrerie. Son look, déjà: silhouette longiligne, teint blafard, cheveux couleur de jais obstinément dressés sur la tête. «*Un peigne muni de jambes aurait battu Jesse Owens à la course en apercevant la tignasse de ce gars*», se souvient Johnny Depp, évoquant sa première rencontre avec Burton, peu avant la préparation d'**Edward aux mains d'argent**. (...) A Burbank, Californie, il voit le jour en août 1958 dans cette banlieue anonyme. Enfin, presque: les majors y ont leurs bureaux et leurs studios. «*Mais ne croyez pas qu'il s'agit d'une ville de cinéma. C'est une cité-dortoir pour classe moyenne, avec des rues rectilignes, des maisons toutes identiques.*»

Il en donnera sa vision, à la fois paisible et terrifiante, dans **Edward...**, sans doute son film le plus autobiographique. (...) **Sleepy Hollow**, adapté d'une courte nouvelle de Washington Irving, lue outre-Atlantique par tous les enfants des écoles, et déjà immortalisée par un cartoon de chez Disney, creuse à sa façon le sillon burtonien. Il revisite un morceau d'«Americana» en le colorant de teintes fantastiques nouvelles, peint le pays des pionniers comme une *terra incognita* de croyances et de superstitions, défend l'idée que les légendes ont forcément un fond de réalité. On lui souffle que son film ne suit que de

quelques mois le «phénomène **Blair Witch**». Il répond d'un sourire: «*Mais bien sûr que les forêts de Nouvelle-Angleterre sont hantées...*» Message reçu : son parc d'attractions, peuplé de créatures démoniaques et de grands enfants qui jouent à se faire peur, c'est l'Amérique tout entière !

Aurélien Ferenczi  
Télérama n°2613 - 9 février 2000

## Filmographie

<b>Pee-wee's big adventure</b>	1985
<b>Beetlejuice</b>	1988
<b>Batman</b>	1989
<b>Edward scissorhands</b>	1990
Edward aux mains d'argent	
<b>Batman returns</b>	1992
Batman, le Défi	
<b>Tim Burton's the nightmare before christmas</b>	1993
L'Étrange Noël de Mr Jack (producteur et auteur du sujet original)	
<b>Ed Wood</b>	1994
<b>Mars attacks !</b>	1997
<b>Sleepy Hollow</b>	2000

### Documents disponibles au France

Cahiers du Cinéma n°424  
Positif n°345  
Revue du Cinéma n°453  
Articles de presse